

Max Stirner – Critiques et *Anticritique*

La réponse de Stirner à ses premiers critiques a été traduite dans le volume STIRNER (M.), *Le faux principe de notre éducation* suivi de *L'anticritique*, Paris, Aubier-Montaigne, 1974. Stirner y revient sur les trois critiques dont il a eu connaissance : celle de SZELIGA, disciple de Bruno Bauer, en mars 1845 ; celle de Feuerbach, qui a publié sans nom d'auteur un texte intitulé « Au sujet de *L'essence du christianisme par rapport à L'Unique et sa propriété* », celle de Moses HESS, dont la brochure *Les derniers philosophes*, revient non sur Stirner seul, mais sur la triade FEUERBACH – BAUER – STIRNER. Ainsi les critiques ne sont-elles pas seulement la juxtaposition de trois dialogues. Bruno Bauer reprendra la plume¹ et Marx commencera la rédaction de *L'idéologie allemande* après la parution de la réponse de Stirner, englobant dans sa critique FEUERBACH, SZELIGA, STIRNER et BAUER, même s'il réservera à STIRNER pratiquement la moitié de ses attaques. Au fond c'est l'éclatement de jeune-hégélianisme qui se joue dans ce jeu de critiques croisées, éclatement dont l'individu STIRNER, et en grande partie aussi l'écrivain, devait définitivement faire les frais. On ne peut aborder la lecture de ces dialogues croisés qu'en notant que ces textes sont comme enchâssés dans des analyses qui se poursuivront par-delà ces dialogues : HESS s'inspire des analyses de Marx dans *Sur la question juive*, mais c'est *L'idéologie allemande* qui, comme devait l'indiquer son titre originel, *Le concile de Leipzig*, achèvera la mise à distance², et au sens de Marx, non au sens de Hess ; Szeliga est un élève de BAUER, mais c'est BAUER qui fermera le chapitre en rédigeant *La caractéristique de Feuerbach*. Mais si le byzantinisme prend fin, le geste de Stirner y perd-il tout sens et toute portée ?

Présentation générale

L'anticritique procède en deux temps. Les critiques qu'on a adressées à *L'unique* concernent en effet l'idée même d'« Unique » et l'adjectif « Egoïste » : Stirner revient donc sur « L'Unique » (81-93), puis sur « l'Egoïste » (95-135), avant d'en venir aux critiques propres à chaque interlocuteur, Szeliga (135-141), Feuerbach (141-153), Hess (153-171). La rectification initiale, dans son double objet (l'Unique – l'Egoïste) ménage tout de même une place particulière à chacun des trois Critiques. Les deux développements sont encadrés, d'une part d'un rapide rappel de l'attaque telle qu'elle s'exprime chez Szeliga, Feuerbach et Hess, d'autre part de la reprise, après mise au point, de ces attaques. Mais c'est seulement en ce qui regarde l'Egoïsme, et uniquement en ce qui concerne Moses Hess, que cette reprise prend une véritable ampleur.

Première remarque donc : l'ordre est toujours le même : Szeliga – Feuerbach – Hess. Mais cet ordre est aussi une hiérarchie. Dans l'exposé des critiques qui ouvre le retour sur l'Egoïsme, Szeliga a droit à quatre lignes, Feuerbach à 12 (distinction de l'amour intéressé et de l'amour désintéressé), Hess à 34. Lorsque Stirner revient sur ses critiques à la fin de son développement (123-135), il consacre 10 lignes à Szeliga, une page à Feuerbach, 10 pages à Hess. A travers Szeliga, c'est donc Bruno Bauer qui fait l'objet d'une certaine négligence. On comprend qu'il ait pris (ou repris) la plume pour opérer lui-

même la critique de *L'unique*. Mais Stirner ne répondra plus, pas plus qu'aux attaques de Marx, qui ne seront pas publiées avant 1883. La confrontation essentielle concerne Feuerbach et Hess³ – mais l'un comme l'autre, pour finir, autour de la question du *communisme*.

Le plan d'ensemble est donc le suivant :

L'Unique :

- Critique de Szeliga (16 lignes)
- Critique de Feuerbach (10 lignes)
- Critique de Moses Hess (10 lignes)
- REPRISE PAR STIRNER (5 pages)
- Retour sur Szeliga (5 lignes)
- Retour sur Feuerbach (11 lignes)
- Retour sur Moses Hess (7 lignes)

L'Egoïste :

- Critique de Szeliga (4 lignes)
- Critique de Feuerbach (12 lignes)
- Critique de Moses Hess (2 pages)
- REPRISE PAR STIRNER (12 pages)
- Retour sur Szeliga (10 lignes)
- Retour sur Feuerbach (1 page et demie)
- Retour sur Moses Hess (5 pages)

Retour spécifique sur chaque Critique

- Sur Szeliga (2 pages)
- Sur Feuerbach (6 pages)
- Sur Moses Hess (9 pages)]

On peut s'accorder, faute de temps, une certaine négligence à l'égard de Szeliga, qu'il faudrait étudier à la lumière d'un retour sur les analyses de Bruno BAUER. Ce travail serait ici démesuré. Mais ce qui apparaît, c'est que c'est bien Hess qui concentre l'essentiel des remarques de Stirner. Commençons par les éclaircissements que l'auteur de *L'Unique* juge utile d'apporter à sa thèse, indépendamment des critiques particulières.

Retour sur « l'Unique » (83-95)

Qu'est-ce que l'Unique ? Ou plutôt *qu'est-ce que n'est pas l'Unique*, ce qui dissiperait les critiques qui procèdent d'une mauvaise interprétation ?

« L'Unique n'est qu'un nom ». Il désigne « Toi pour qui il n'y a pas de mot ». Ce qu'on « veut dire » par là n'est pas un concept, comme « l'individualité vraie et totale » de Feuerbach. Ce n'est pas non plus, on l'avait compris, « l'esprit », qui est une *détermination*. En un sens, l'Unique c'est *l'absence de détermination*. Le nom « L'Unique » « renvoie à son contenu *en-dehors et au-delà* du concept ».

Ainsi « l'homme » a un contenu conceptuel propre. Tout homme y participe, « mais non en tant que lui-même ». A la différence d'autres principes (être, penser, Moi), il est « incapable de toute évolution en tant que mot ou concept ». Sa seule évolution est la Tienne (ou Mienne), qui ne le *détermine* pas.

L'Unique est alors considéré comme « la phrase sincère, indéniable, manifeste », « la clef de voûte de notre univers de phrases, de cet univers « au début duquel était le Verbe » (*Wort*). Mais ce Verbe (ou ce *nom*) n'est pas la phrase la plus riche de contenu, mais au contraire celle qui n'exprime Rien. Il est « la phrase vide, humble et tout à fait ordinaire ». Mais dans cette humilité il frappe de vanité toutes les phrases « qui regorgent d'une plénitude de contenu », et qui se révèlent vaines (rappelons que le poème de Goethe dont le premier vers forme la première et la dernière phrase de *L'Unique* a pour titre *Vanitatum vanitas*).

Impensable, indicible, l'Unique « *n'est pas une phrase* tout en étant cette phrase complète » (89).

« Aussi longtemps que *quelque chose* est exprimé à Ton sujet, Tu n'es reconnu que comme ce quelque chose (homme, esprit, chrétien, etc.). Mais l'Unique n'exprime rien parce qu'il n'est qu'un nom, parce qu'il dit uniquement que tu es Toi et que *Tu* n'es rien d'autre que Toi, que Tu es un Toi *unique* ou Toi-même. Par là, tu es sans prédicat, donc aussi sans détermination, sans vocation, sans loi, etc. la spéculation tendait à trouver un prédicat assez *général* pour nous englober *tous* (...). « Homme » exprime en effet réellement *ce que* chacun est [*pourvu qu'on lui ôte son caractère normatif*]. *Ce que* exprime *ce qu'il y a de général* en chacun, *ce que* chacun a de commun avec autrui, mais il n'exprime pas « chacun », il n'exprime pas *qui* chacun est. ».

Son seul mode de manifestation est l'apparition « en chair et en os ». Le jugement même « Tu es unique » est *logiquement* (dans l'ordre du discours) vide, absurde, puisque le sujet (comme le

prédicat) en est sans contenu. Il ne fait donc que *désigner* « *cette* » *apparition*. Ici « c'est la logique qui meurt comme phrase ». L'Unique est donc « une expression (*Aussage*) qui n'en est plus une, une expression qui devient et est muette ».

« Toi qui es impensable et inexprimable, *Tu* es le contenu de la phrase, le propriétaire de la phrase, la phrase en chair et en os, tu es le *qui* et le *celui* de la phrase. C'est dans l'Unique que la science peut s'épanouir en vie, le *cela* devenant pour elle *celui-ci* et *celui-là* qui ne se chercheront plus alors dans le mot, dans le *logos*, dans le prédicat » (93).

Retour sur « l'Egoïste » (99-123)

L'Egoïste demande aussi à être purgé du sens que lui donne le bon sens et la tradition morale et philosophique. Chacun est le centre de son monde (99). « C'est autour de Toi que tout se tourne, c'est Toi qui es le milieu du monde extérieur et le milieu du monde de pensées. Ton *monde* s'étend aussi loin que Ta capacité de le saisir, et ce que Tu sais T'appartient par le fait même de le saisir. **Toi, unique, n'es un Unique qu'en compagnie de « Ta propriété ».** »

Chacun est donc égoïste. Cet égoïsme n'est absolument pas un *solipsisme*. Pas d'Unique sans monde, pas d'Unique sans l'Unique-autre. « Il ne T'échappe pas que ce qui T'appartient, s'appartient en même temps à soi-même ou que cela a une existence propre, que cela est unique comme Toi. Cette constatation fait que Tu T'oublies toi-même en un doux oubli de soi ». Mais s'oublier n'est pas cesser d'exister. « *Cet* oubli de soi, *cette* perte de soi ne sont qu'une manière de nous satisfaire, une jouissance de notre monde, de notre propriété, c'est-à-dire une jouissance du monde ».

D'où la critique du *désintéressement*, dont il faut bien fixer la portée. « Ce n'est pas sur cet oubli de soi, mais **sur l'oubli que le monde est *notre* monde, que repose le désintéressement, c'est-à-dire l'égoïsme dupé** (...) Notre monde et le monde sacré, voilà en quoi réside la différence entre l'égoïsme sincère et l'égoïsme qui se renie lui-même ». (101). Exemples : Amour et mariage (retour sur l'exemple de Feuerbach), valeur du travail et la sacralisation du travail (le socialisme saint), qui caractérise la formation des capacités humaines (le travail humanisant) comme « quelque chose d'absolument intéressant ». (103). Mais dans un cas comme dans l'autre, le « sacré », ou la sacralisation, entraîne le « péché ». « Ce n'est que devant *l'intérêt sacré* que l'intérêt *propre* devient « l'intérêt privé », « l'égoïsme » abhorré, le « péché » » (105). Au mieux, c'est l'intérêt devenu devoir. L'intéressant en soi, c'est le religieux, la négation de l'intérêt « commercial » (qui naît de mon *commerce* avec ce qui n'est pas moi), au profit de l'intérêt « absolu », c'est-à-dire indépendant de Ton intérêt, soit - *Inintéressant*. C'est ce que désigne « le sacré ». (107)

Le respect pour le sacré, c'est le *scrupule* (*Bedenken*), plus précisément le *scrupule absolu* (109). La *légèreté* (*Leichtsinn*), négation du scrupule ne passe pas nécessairement par la Critique. « C'est de la scrupulosité que de croire qu'on ne peut se délivrer des scrupules que par le penser scrupuleux, et de traiter, par conséquent, la « commode » *absence de pensée* de « paresse égoïste de la Masse » (allusion à Bauer) (111). L'absence de pensée est le but dont, pour certains, le *penser* est le moyen nécessaire. Encore un moyen qu'il ne s'agit pas de sacraliser. Pour celui qui est obligé d'y avoir

recours, il importe de se placer *du point de vue de l'Egoïsme*, et non du point de vue (sacré) de l'esprit. (113).

Cette absence de pensée / de *scrupule* (*Unbedenklichkeit*) est exprimée par le « Juchhe ! » [qui est le *non-dit* de la devise de l'Unique⁴]. Seul le travail de la Critique peut « abolir » par le discours la masse des scrupules. Les hommes de pensée doivent donc se livrer à ce travail ; ils y sont *obligés*, parce que « c'est la satisfaction de leur penser qui est leur *intérêt réel* » (115). « Toi qui éprouves le besoin du penser, Tu ne peux donc pas simplement Te débarrasser des scrupules en poussant un *Juchhe* ! Il faut aussi que Tu T'en débarrasses par le penser. C'est précisément de ce besoin qu'est issu le *penser égoïste* de Stirner » (117). Mais cette nécessité ne s'impose pas à celui qu'un haussement d'épaules suffit à libérer du scrupule, au grand scandale de l'homme de pensée.

L'intérêt est-il donc un concept qui puisse servir de principe ? Qu'est-ce que l'intérêt ? Pensé comme principe (*l'intérêt humain*), il est le fondement de la morale. Mais Stirner lui refuse ce statut de *concept*. Il est, à la limite, un autre nom de l'Unique. Stirner « excite *ton intérêt unique* contre ce qui est « éternellement intéressant », contre ce qui est inintéressant. Ton intérêt est, à l'instar de l'Unique, une phrase dans le *domaine de la pensée* ; mais en toi il est unique comme Tu l'es Toi-même » (119).

Le livre de Stirner est donc bien écrit « contre *l'homme* », et non « *contre* l'homme ». Il aurait pu dire : j'écris contre le « non-homme » (Nietzsche s'y abandonnera un peu), mais cela aurait renvoyé à l'idée d'un « homme véritable ». Or c'est l'opposition entre homme et non-homme qu'il s'agit d'abolir. En un sens, « Tu es non-homme (*Unmensch*) et c'est pourquoi tu es parfaitement homme, homme réel et véritable, un homme parfait. Tu es justement *plus* qu'un homme parfait, tu es un homme différent, un homme *unique*. Homme et non-homme, ces contrastes d'un monde religieux, perdent leur signification divine et diabolique, donc leur signification sacrée et absolue, en Toi, l'Unique ». Mais s'il y a un enjeu à cet usage et à ce non-usage de termes, c'est que « L'homme après la reconnaissance duquel nos saints languissent tant, en réclamant sans cesse qu'on reconnaisse *l'homme* dans les hommes, ne sera reconnu complètement et réellement que lorsqu'il sera reconnu comme *non-homme*⁵. (...) Seuls des gens pieux, seuls des socialistes saints, etc., seuls des saints de toute espèce empêchent que l'homme soit reconnu et apprécié dans l'homme ; eux seuls entravent le pur commerce humain ayant limité et cherchant à limiter de tout temps le commerce égoïste ordinaire. Ils ont introduit un commerce *sacré* et voudraient, si possible, en faire un commerce *sacro-saint*. » (123) Apprécier la nuance. Le commerce *sacro-saint*, c'est l'idéal incarné, le Commandement fait Chair. Cette rêverie « socialiste » prépare peut-être la pire des tyrannies.

Retours sur Feuerbach

Feuerbach a admiré l'ouvrage : « C'est un ouvrage extrêmement spirituel et génial, qui peut se prévaloir de la vérité de l'égoïsme, mais sous sa forme excentrique, incomplète, et faussement fixée. Sa polémique contre l'anthropologie, surtout contre moi, repose sur une pure incompréhension ou légèreté d'esprit. Je lui donne raison, sauf sur un point : il ne m'atteint pas dans l'essence. Il est

néanmoins l'écrivain le plus génial et le plus libre qu'il m'ait été donné de connaître » (Arvon 28). On ne peut ici remonter jusqu'aux écrits de Feuerbach pour juger à partir d'eux des analyses de Stirner et de leur reprise par Feuerbach. Mais on peut remarquer que tous ces écrits se succèdent à un rythme étonnamment rapide. *L'essence du christianisme* date de 1841. Lui succèdent quelques textes célèbres, *Nécessité d'une réforme de la philosophie*, *Thèses provisoires pour la réforme de la philosophie* (1842), *Principes de la philosophie de l'avenir* (1843⁶). Ce que Feuerbach inaugure se joue donc dans un laps de temps extrêmement court. Stirner en marque la limite dans *L'unique*, Marx fait de même dès 1844. Ce bouillonnement ne laisse pas d'étonner.

L'essence du Christianisme dans son rapport à L'unique et sa propriété.

Feuerbach, donc, « donne raison » à Stirner, et s'efforce au fond de montrer qu'il est plus « stirnerien » que Stirner ne le croit. Stirner même lui permet, non de défendre son livre, mais d'en reformuler, d'en repréciser « l'essence » ou « l'esprit » (MP, note 1, p.225). Bel hommage à l'auteur de *L'Unique* ! Sa réponse tient en 18 points.

1. « Feuerbach (dit Stirner) supprime Dieu mais laisse subsister les prédicats de Dieu ». Mais ces prédicats constituent la nature même et l'homme. S'ils ne subsistent pas, rien n'est. Mais précisément, dit Stirner (selon Feuerbach), pourquoi voulez-vous qu'il y ait quelque chose ? Est-ce là le sens de la formule « J'ai misé sur le néant ? » Mais en un sens ce « néant » est aussi un nom de Dieu, sans quoi cela n'a pas de sens. Alors qui est le plus religieux ?
2. Feuerbach a *profané* les prédicats de Dieu, les renvoyant à la nature et à l'homme. « Seul Dieu comme sujet est le porteur fondamental de tous les prédicats religieux », ou, pour mieux dire, « c'est seulement comme prédicats d'un être suprême (...) qu'ils sont des prédicats transcendants à moi, c'est-à-dire transcendants à l'homme ».
3. Par là toutes les illusions tombent. Ce travail ne s'accomplit pas dans *L'esprit du christianisme*, mais relève d'une suite.
4. « L'homme est le Dieu de l'homme » signifie : Dieu, c'est l'homme « s'aimant lui-même, s'affirmant et se reconnaissant lui-même, porté à la puissance suprême ». « Ce que je ne suis pas, mais désire être, et m'efforce de devenir, voilà mon Dieu » [« Homme » n'a donc pas le même sens de part et d'autre de Dieu].
5. Y a-t-il donc distinction entre un moi essentiel et un moi inessentiel, qui « donne le genre, l'homme, une abstraction, une idée, pour notre être vrai, à la différence du moi individuel et réel qu'il tient pour l'inessentiel ? » *Non*. Ce qui est divinisé c'est « l'homme *total*, de la tête aux pieds ». Dans *L'essence du christianisme* se voit pour la première fois « conçu l'être sensible comme être absolu ». [Mais « total » s'oppose à « Nichts »]
6. Evidemment, « la religion représente la propre essence de l'homme, ou l'essence abstraite de l'homme comme un être extérieur et transcendant à l'homme ». Cela *s'explique* par une scission intérieure à l'homme ; mais ce n'est pas l'entériner comme nécessaire, mais plutôt

comme ce qui est à dépasser. [Cela répond-il à des critiques comme celles que Marx formule dès 1844 dans *Sur la question juive* ?]

7. D'où le refus du « cet homme-ci ». Car ce qui est alors conservé du religieux, c'est « l'individu « unique » qui s'oppose, comme sacré, aux autres. « Le point de vue du Christianisme, dont toute l'essence est résumée dans la proposition : Moi, cet individu exclusif, incomparable, je suis Dieu, sinon maintenant, du moins selon ma destination céleste (...), ce point de vue, tu ne peux le supprimer qu'en transportant cet individu incomparable des nuées éthérées de son égoïsme naturel dans l'intuition sensible profane, qui fera ressortir, certes, sa particularité individuelle, mais du même coup aussi, d'une façon *incontestable* et *indéniable*, son identité et sa *communauté* avec les autres individus. En ce sens « Être un individu veut sans doute dire être « égoïste », mais cela veut aussi dire en même temps et sans le vouloir, être *communiste*.
8. Retour sur l'unique et l'incomparable, et donc sur l'amour. Pas d'être sans qualités.
9. Les qualités sont essentielles, et elles sont *relationnelles* (le mâle, la femme, l'enfant). « Chez Feuerbach l'espèce signifie, non pas une abstraction, mais seulement le toi en face du moi singulier fixé pour soi, l'autre, et en général les individus humains qui existent hors de moi ».
10. Cette conscience de l'altérité est *sentiment d'insuffisance*, et dynamique. « Si l'on ne remplace pas la divinité par l'espèce, on laisse dans l'individu un vide, qui nécessairement se comblera de nouveau par la représentation d'un Dieu, essence personnifiée de l'espèce (...) Le toi est le Dieu du moi, car sans toi, moi, je n'existe pas ; le moi dépend du toi ; sans toi pas de moi ».
11. C'est *l'autre* qui est le seul *alter ego* qui comble mon insuffisance. C'est en ce sens que « l'homme est le Dieu de l'homme ! Et seul ce Dieu humain rend *superflu* le Dieu inhumain et surhumain ».
12. « Réaliser l'espèce » ne veut ainsi rien dire d'autre que : « rendre effective une disposition, une capacité, une détermination en général de la nature humaine ».
13. On retrouve donc la distinction de l'essentiel et de l'inessentiel, du mien et du lien.
14. « A chaque instant de sa vie, l'homme met quelque chose au-dessus de soi (...) Ce qui est *devant* moi, je le pose *au-dessus* de moi ; ce qui est *derrière* moi, je le pose *au-dessous* de moi ».
15. L'intelligence n'est pas sacrifiée à l'amour. Mais c'est en dénonçant la supercherie (le Christianisme « religion de l'amour » qu'on pouvait instaurer le « royaume de l'homme ».
16. Tout amour est égoïste ; mais il y a un sens à distinguer l'amour intéressé et l'amour désintéressé. « Là je subordonnais l'être à une partie ; ici au contraire je subordonne la partie, le moyen, l'organe au tout, à l'être, et c'est pourquoi, là je ne satisfaisais qu'une part de moi, tandis qu'ici je me satisfais moi-même, je satisfais mon être complet, total ».
17. L'éthique est donc bien la religion nouvelle, mais l'être suprême en est « l'être humain réel, *sensible et individuel* ».

18. Ni idéaliste, ni matérialiste, Feuerbach est *sensualiste* (« Seul le sensible est vérité, être et réalité »). Il est en cela « homme communautaire, *communiste* ». C'est sur ce terrain qu'il invite Stirner à le rejoindre.

Le refus de Stirner

Stirner revient d'abord, à propos de l'Unique, sur le point 7, qui traduit à ses yeux un contresens sur la notion d'Unique. Ce n'est pas sûr ; Feuerbach ne fait qu'y expliquer pourquoi le mot le gêne ; il est vrai qu'il indique que Stirner lui-même, par là, demeure encore religieux : « Chasse-toi de la tête l'Unique céleste, mais aussi l'Unique terrestre ». Il lui prête donc bien cette conception de l'Unique comme « l'individu « unique » qui s'oppose, comme sacré, aux autres. »

En ce qui concerne l'égoïsme, Stirner cite le point 16 et la distinction des deux amours. Il répond d'abord à Hess (>>101), puis à Feuerbach (101-109) ; du moins, si Feuerbach n'est pas seul à être visé, ces pages s'ouvrent-elles et se ferment-elles sur l'exemple feuerbachien de la bien-aimée et de l'hétaïre⁷.

Par-delà les autres régléments de compte, un dernier retour à Feuerbach (141-153), s'opère cette fois sur le point 1, et revient sur le terme « Nichts ». Stirner ne *nie pas l'objet* (quel sens cela aurait-il ?) et ne s'attache pas « au néant ». Il s'accorde avec un certain Feuerbach, celui qui écrit : « Un vrai athée n'est que celui pour qui les prédicats de l'être divin, comme par exemple l'amour, la sagesse, la justice ne sont rien, mais non pas celui pour qui le sujet de ces prédicats n'est rien ». (Stirner revendique cet athéisme – mais cela est un *reproche* chez Feuerbach). Il y a donc bien *contradiction*, non sentie par Feuerbach faute pour lui de saisir le sens du « Nichts » stirnérien.

STIRNER nie donc l'effort de conciliation de Feuerbach. Feuerbach confond l'Unique et *l'individu*. L'ambiguïté était réelle. Il fallait bien employer ces termes, mais ils sont un pis-aller. « Stirner a conservé les mots « individu » et « particulier », mais c'était pour les faire périr en même temps dans l'expression « Unique ». Les deux ne renvoient qu'à une collection de propriétés, non au *sujet* de ces propriétés. Comme individus, nous sommes comparables, non comme Uniques, sans qu'il y ait quelque élection que ce soit à parler d' « incomparable ». » Stirner accorde en ce sens que *l'individu est communiste*, ce qui est beaucoup, car l'Unique est bien l'Unique *pourvu de ces propriétés* qui en font un communiste. Mais s'il peut *l'assumer*, il refuse de le *sacraliser*. Et si on supprime comme Feuerbach le fait la distinction de l'Unique et de l'Individu, s'ouvre le règne de la religion de l'homme au nom de l'individu et au détriment de l'Unique.

« Seuls des gens pieux, seuls des socialistes saints, etc., seuls des saints de toute espèce empêchent que l'homme soit reconnu et apprécié dans l'homme ; eux seuls entravent le pur commerce humain,

ayant limité et cherchant à limiter de tout temps le commerce humain ordinaire. Ils ont introduit un commerce *sacré* et voudraient, si possible, en faire un commerce *sacro-saint*. » (123) On retrouvera la défense du commerce égoïste à la fin de la reprise des critiques de Moses Hess.

La négation, l'incompatibilité est donc de principe, mais *purement de principe*. Stirner et Feuerbach s'opposent, il est vrai, plus que Feuerbach ne le pense, comme un sensualiste à un existentialiste, ou comme l'essence à l'existence. Mais on peut constater que le chapitre de *L'unique* consacré au « Commerce », ce « chapitre le plus long » est lui-même plus négatif que constructeur, et plus orienté vers la mise en évidence (la monstration) de l'Unique que vers la reformulation, à la lumière de l'Unique, de cette « pleine participation à ce qui est intéressant ». Et qu'à attirer l'attention sur ce *principe métaphysique*, Stirner s'enferme lui-même dans les « querelles byzantines » que Marx et Engels ont déjà rejetées dans les ténèbres de l'âge théologique, et ce sous deux formes principales : d'une part *l'absence de prise de conscience de cette préoccupation comme historiquement déterminée*, d'autre part *le mépris de la pensée de l'histoire* et de la forme particulière qu'y prend le mouvement de l'émancipation, donc l'indifférence aux formes historiquement déterminées que prend le mouvement d'émancipation de l'Unique.

Ainsi comprend-on que Engels, sans doute plus « essentialiste » de sensibilité que Marx, et peut-être dans la même confusion que Feuerbach (individu-Unique) ait été séduit par Stirner. Il nous manque la réponse de Marx : mais elle devait être un rappel à l'ordre. Il ne s'agit pas de *rallier Stirner*. Il faut le ruiner, parce qu'il convertit à la Critique, à la *préoccupation de la pensée*, là où il faut se donner l'Histoire pour objet. Il reconduit à l'existence par le travail de la pensée. En ce sens et plus qu'aucun autre, en temps précisément qu'il se définit (se caractérise) comme un *être de pensée*, il est le dernier Théologien, mais encore Théologien.

Moses Hess et *L'unique*

En bon hégélien, pourrait-on dire (Stirner ne se fera pas faute de le lui faire remarquer, l'accusant de vol par assassinat philosophique), Hess s'efforce de montrer que les derniers écrits de Bauer et Stirner obéissent à une nécessité intérieure d'évolution du jeune-hégélianisme. La polémique est claire : « C'est l'évolution interne de ces philosophes, coupée de la vie, qui devait aboutir à ce « non-sens ».

I - Hess commence par critiquer la formule de Stirner : « Tout comme il est la Nature tout entière, l'individu est aussi le Genre tout entier ». C'est comme, dit Hess, si l'on disait que l'astronome est le système solaire.

Hess revient sur l'effort jusqu'ici impuissant à supprimer la différence entre « le Père et le Fils, le Divin et l'Humain, « l'Homme générique » et l'homme « de chair et d'os ». » Cette distinction ne peut

être supprimée que par la pratique, c'est-à-dire par le socialisme. « Aussi longtemps qu'ils sont séparés dans la vie réelle, c'est-à-dire sociale, aussi longtemps que la différence entre individu et humanité n'est supprimée que théoriquement, dans la « conscience », non seulement les hommes demeurent séparés les uns des autres dans la vie réelle, mais encore l'homme singulier lui-même reste divisé dans sa « conscience ». » (199). Le vrai problème est donc « le divorce de la théorie et de la pratique ». Hess refait l'histoire du dualisme – clergé et société féodale, « face à l'égoïsme théorique de la religion, l'égoïsme pratique du monde », protestantisme (intérieurisation de la théorie et de la pratique), clergé philosophique dont nous constatons la décadence comme on a constaté celle de l'ancien. L'Etat, c'est l'Eglise moderne, « *forme d'existence* de la philosophie », c'est-à-dire de la philosophie des Lumières dont Hegel et les jeunes hégéliens sont les derniers rejetons. C'est le mythe de l'Homme-Dieu, de l'individu-homme générique. Mais le divorce demeure dans la distinction du citoyen et de l'homme réel, de l'Etat et de la société civile.

Hess revient donc sur la *Philosophie de l'avenir* de Feuerbach en y lisant la *philosophie du présent*. Feuerbach voudrait opérer la synthèse ; mais l'échec est patent et s'exprime sous ses deux formes dans la philosophie de Bruno Bauer, dont l'idéal de sagesse constitue l'égoïsme purement théorique, et dans celle de Stirner, qui serait le représentant de l'égoïsme pratique, soit de la *sauvagerie* (203).

(II) – L'égoïsme selon Stirner est la guerre de tous contre tous - « Sers-toi et prends ce dont tu as besoin ». Il règne, mais sans conscience de lui-même, et obscurci par l'idée du péché. Il n'est donc pas condamnable en lui-même, mais seulement comme non conscient de soi. « Ce n'est pas l'aliénation mutuelle des hommes, mais l'expression théorique de cette aliénation, la religion et la philosophie, ce n'est pas la guerre de tous contre tous, née de l'isolement et de la scission des hommes dans la vie, mais la mauvaise conscience qui l'accompagne, ce n'est pas le crime par en-haut et le crime par en-bas, bref ce n'est pas l'égoïsme qui a mis au monde la populace et ses despotes, nous dit Stirner, mais la « conscience du péché » qui vient s'y ajouter qui est seule fautive » (205). [Belle définition de l'égoïsme !]

Le « monde animal social » ne se distingue donc du *monde animal sylvestre* que par la *conscience*. Mais c'est aux yeux de Hess la victoire du « barbare civilisé » ou de la « bête de proie consciente ».

Hess reprend alors l'histoire de cet « égoïsme conscient ». La conscience de soi *naît de la scission du genre* (de l'Humanité). Cette scission était la *forme nécessaire d'avènement de la conscience*. La conscience apparaît donc en même temps comme conscience de soi et de *l'autre comme étranger*. C'est en cela qu'elle est *religieuse*. L'*impératif* de Stirner demeure à l'intérieur de cette scission. Sa devise est : « soyez animaux ! », celui de Bauer « soyez végétaux : » (et encore...). Stirner prône la *sauvagerie*. (III) Or il est vrai que l'individu « de chair et d'os » doit bien prendre la place de « l'homme spirituel ». Mais cet individu est « *l'être pour d'autres, l'être-les-uns-pour-les-autres* des hommes, l'individu actif, *créateur* » (211). On retrouve ici le fond humaniste de Feuerbach. Mais au fond, selon Hess, la critique de Stirner n'est que fanfaronnade. L'individu Stirner se réfugie dans la vie végétative du Critique. Au fond il n'est, par-delà une rébellion toute verbale, qu'un « valet de la Critique » (214-216).

Stirner répond à Moses Hess

Au début de sa reprise de « L'Unique », Stirner revient sur ce point III, et sur la double accusation : Stirner « sans tête et sans cœur », sur Stirner « illusion » et « fanfaron ». A vrai dire, la reprise (93) n'est qu'un renvoi *ad hominem* qui a sa profondeur, puisque Hess se situe précisément au niveau de la critique (ou de la *phrase*). Mais l'essentiel se joue dans la reprise de l'Egoïsme.

L'égoïsme (125-135)

Concernant l'égoïsme, c'est Moses Hess qui dénonce le plus nettement, aux yeux de Stirner, *l'égoïste comme pécheur*, même si on trouve dans la réflexion de Feuerbach sur la bien-aimée et l'hétaïre tout le fond de cette critique. Aussi est-ce à Hess que Stirner entend se confronter le plus au long (125-135). Il a résumé au moment de préciser le sens de l'Egoïsme les pp.206-210 du deuxième point de Hess, qui consiste à lire dans l'avènement de la barbarie moderne le progrès de l'égoïsme. Il y reviendra dans sa critique de la société bourgeoise.

Le point d'accord : « L'égoïste est le pécheur, et la conscience de l'égoïsme est la conscience du péché ». Mais cela, pour Stirner, est vrai aux yeux du sacré. C'est donc de ce point de vue que se place Hess, c'est-à-dire du point de vue moral ou religieux, dans sa diatribe, qui ne vise pas que Stirner, mais l'Egoïste même.

Le « monde mercantile actuel » serait pour Hess la réalisation même de l'égoïsme stirnérien, qu'il comprend comme « sauvagerie ». C'est le monde de la concurrence généralisée. Stirner renverse la critique en remarquant que « *par son principe* » le « monde mercantile actuel » est « tout à fait d'accord avec le socialisme », dans la mesure où, selon les textes mêmes de Hess, « les « principes » des socialistes sont tout à fait les mêmes que les « pensées dominicales » et les idéaux de tous les bons citoyens ou bourgeois ». Le texte est brûlant.

« Ce monde où la grande majorité des gens se laisse frustrer de leur avantage par des saintetés, où les idéaux de fraternité, de droit, de justice, d' « être les uns pour les autres » et d'entr'aide, etc., ne vont pas seulement de bouche en bouche, mais sont terriblement et funestement pris au sérieux – ce monde qui est avide d'humanité véritable et qui espère enfin trouver le vrai salut chez les socialistes, chez les communistes et chez les philanthropes de toute espèce, - ce monde où les aspirations socialistes ne sont rien d'autre que le sens manifeste de toute « âme mercantile » et où elles trouvent de la résonance chez tous les bien-pensants, - ce monde dont le principe est « le bien de tous les hommes », le « bien de l'humanité », et qui ne rêve de ce bien que parce qu'il ne sait pas encore comment l'obtenir et qui n'a pas encore confiance en la réalisation socialiste de son idée favorite, - ce monde qui s'enflamme violemment contre tout égoïsme, est dénigré par Hess comme « monde égoïste ». Mais il n'en a pas moins raison. Comme ce monde s'en prend au diable, il faut croire qu'il l'a au corps ; mais Hess aurait dû inclure le socialisme *saint* dans ce monde égoïste et conscient du péché ».

Ainsi la concurrence, dénoncée par Hess comme « la forme parfaite du vol par assassinat » et référée à l'égoïsme, peut à la limite *séduire dans son idée* (et avoir triomphé) par un appel au calcul égoïste ; mais elle s'est depuis longtemps révélée comme son contraire (129-131).

A cette fausse idée se rattache l'idée vraie que la concurrence est *isolement*. La concurrence oui, mais non l'égoïsme.

« Est-ce que je deviens égoïste en fuyant les hommes ? Je m'isole ou je m'esseule, certes, mais je n'en suis absolument pas, pour autant, plus égoïste que d'autres qui restent parmi les hommes et qui prennent plaisir à les fréquenter. (...) La concurrence disparaîtra parce qu'on se sera rendu compte que la collaboration est plus *utile* que l'isolement. Est-ce qu'alors, dans les associations, tout un chacun n'en sera pas moins un égoïste en recherchant *son propre profit* ? Mais on rétorquera qu'on le recherchera aux dépens d'autrui. Bien sûr, mais cela ne sera plus aux dépens d'autrui, pour la simple raison que les autres ne voudront plus être assez fous pour le laisser vivre à leurs dépens. »

Qu'est-ce, encore une fois qu'un égoïste ? S'il est d'ordinaire condamné sous la figure de celui qui *ne pense qu'à lui seul* (ce qui est différent), c'est qu'il est condamné sous la figure non de l'égoïste, mais du *pauvre de coeur*. Et dès lors, « pourquoi cet homme abandonné et isolé doit-il être un égoïste en comparaison avec des natures plus riches ? (...) L'huître est-elle plus égoïste que le chien (...) ? » « Les socialistes saints traitent ceux qui à *leurs yeux* sont des pauvres méprisables, exactement comme les bourgeois traitent *leurs* pauvres » (131). La condamnation de l'égoïsme, se confond avec le *commandement d'amour* (133). et c'est comme commandement, et donc comme religieux, que l'égoïste le rejette. On retrouve alors l'esprit de la réponse à Feuerbach, et la définition égoïste de l'ouverture à l'homme : « L'égoïsme [de Stirner] n'est pas le contraire de l'amour, il n'est pas le contraire du penser, il n'est pas hostile à une douce vie d'amour, il n'est hostile ni au dévouement ni au sacrifice, il n'est pas hostile à la cordialité la plus intime, il n'est pas non plus hostile à la Critique ni au socialisme, bref, il n'est pas hostile à un *intérêt véritable* : il n'exclut aucun intérêt. Il n'est dressé que contre l'absence d'intérêt et contre ce qui est inintéressant : non pas contre l'amour, mais contre l'amour saint, non pas contre le penser, mais contre le penser saint, non pas contre les socialistes, mais contre les socialistes saints, etc. « L'exclusivisme » de l'égoïste qu'on voudrait faire passer pour « de l'isolement, du détachement et de la solitude », est au contraire *pleine participation* à ce qui est intéressant par exclusion de tout ce qui est inintéressant. On n'a pas voulu inscrire au crédit de Stirner le chapitre le plus long de son livre, le chapitre « Mon commerce », le commerce avec le monde et l'association des égoïstes ». (133-135).

Reprise finale (153-171)

Le début de Hess est absurde, et sans doute de mauvaise foi. L'ensemble renvoie surtout à une série *d'incompréhensions*. D'une façon générale, Hess (voir remarque finale) relève du reproche que Feuerbach adressait au « Critique de la méprise » : « Il pense toujours à autre chose que son adversaire ; il ne peut assimiler les idées de ce dernier et il ne peut donc pas les accorder avec son entendement ; elles tournent dans l'espace vide de son propre Soi comme des atomes d'Epicure, et son entendement est le *Hasard* qui, par des crochets particuliers appliqués extérieurement les

assemble en un apparent tout » (*Critique de l'anti-Hegel*, 1835). Cet entendement est d'ailleurs, indique Stirner, encore prisonnier de schémas et de prétentions héritées de Hegel, et, dans ce qu'il a de plus conséquent, par la trace des analyses de Marx. Ainsi, rectifiant la notion d'égoïsme « conscient » que dénonce Hess sans la comprendre, puisqu'il le ramène à une sorte de cynisme et en développe une critique facile mais sans prise sur le texte de Stirner, celui-ci note : « Hess (...) ne comprend de l'égoïste *qui est d'accord avec lui-même* rien d'autre que ce que Marx a dit auparavant au sujet du marchand et des droits universels de l'homme (dans les *Annales franco-allemandes*)⁸ »

Plus insidieuse est la remarque de Stirner à propos de la « réalisation ». Hess affirme que le socialisme « entreprend la réalisation et la négation de la philosophie, qu'il n'exprime pas seulement que la philosophie doit être niée comme doctrine pure et être *réalisée* dans la vie sociale, mais aussi comment y procéder » (157). Stirner ajoute que le socialisme se propose également de « réaliser » « la religion et le christianisme », et que cela mérite d'être dénoncé. Il y a donc bien une portée politique, au moins de *désenchantement*, dans la démarche de *l'Unique*. Mais cela rejoint la violence des analyses précédentes (127).

Hess formule enfin à sa manière « l'idéal de Stirner » : « L'idéal de Stirner est la société bourgeoise qui absorbe l'Etat ». *Non*. C'est chez lui un mirage hégélien (c'est chez Hegel, et conformément aux analyses de Marx,, que société bourgeoise = égoïsme, mais au sens trivial). Pour Stirner, « la société bourgeoise (...) est aussi peu le lieu de l'égoïsme que, par exemple, la famille est celui du désintéressement ». Il s'en explique plus loin en distinguant les *sociétés égoïstes* selon Hess de la *société d'égoïstes* qu'il appelle de ses vœux :

« Une association où la plupart des gens se laissent duper de leurs intérêts les plus naturels et les plus manifestes, est-elle une association d'égoïstes ? (...) Des sociétés où les besoins des uns sont satisfaits aux dépens des autres, où les uns peuvent satisfaire le besoin de repos parce que les autres doivent travailler jusqu'à l'épuisement, ou bien mènent une vie d'opulence parce que d'autres vivent misérablement, ou meurent même de faim, ou encore mènent joyeuse vie parce que d'autres sont assez sots pour vivre dans l'indigence, etc., de telles associations, Hess les appelle des associations égoïstes (...). Ce que Hess appelle ainsi est plutôt une société religieuse, une communauté tenue en saint respect par le droit, par la loi et par toutes les formalités ou cérémonies de la justice.

Il en serait autrement, certes, si Hess voulait voir des associations égoïstes non pas sur le papier mais dans la vie. Faust se trouve au sein de telles associations lorsqu'il s'exclame : Ici je suis homme, ici je puis l'être (...) Si Hess observait attentivement la vie qui lui importe cependant tant, il aurait devant les yeux des centaines d'associations égoïstes de ce genre, en partie éphémères, en partie durables. Peut-être des enfants s'attrouperent-ils en ce moment devant sa fenêtre pour une partie de jeu en commun ; qu'il les observe donc et il apercevra de joyeuses associations égoïstes. Peut-être Hess a-t-il un ami, une bien-aimée ; il pourra savoir alors comment le coeur trouve le chemin du coeur, comment deux coeurs s'unissent

égoïstement pour jouir l'un de l'autre, et comment « personne n'y est perdant ». Peut-être lui arrivera-t-il de rencontrer quelques bonnes connaissances dans la rue qui l'invitent à les accompagner dans une taverne ; les accompagnera-t-il pour les obliger ou bien « s'associera-t-il » avec eux parce qu'il s'en promet quelque jouissance ? Doivent-ils le remercier chaleureusement pour son « dévouement⁹ » ou savent-ils qu'ils ont formé ensemble, pour une petite heure, une « association égoïste » ? (167-169)

Conclusion générale

On pourrait reprendre ici la conclusion que nous avons formulée à propos de Feuerbach. La critique de Marx dépasse en un sens celle de Hess. Elle le comprend d'ailleurs dans sa critique ; mais par là on comprend que les deux amis l'aient abandonnée sans regret à « la critique rongeuse des souris ». Comme disait peut-être Wittgenstein, « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire ». Or de son dire, Stirner s'enfoncé, et réellement, dans l'inexistence. Son livre peut demeurer le *non-dit* d'un homme qui ne s'efface pas ; mais ce n'est pas par le livre qu'il existera. *L'unique* ne sera pas le Livre tu de Marx. Mais on peut encore se demander dans quelle mesure il ne demeure pas celui d'un autre rapport vivant à la matérialité de l'histoire.

Notes

1 *La caractéristique de Feuerbach* paraîtra dans le même volume de la *Revue trimestrielle de Wigand* que *L'anticritique* de Stirner. Nous n'avons pas pu consulter ce texte, et en particulier savoir s'il est postérieur à la lecture de *L'anticritique*. Voir l'introduction d'Henri Arvon in STIRNER, *Du faux principe...* suivi de *L'anticritique*, Paris, Aubier-Montaigne, 1974, p.26-27. Henri Arvon accorde plus d'importance à Feuerbach qu'à Moses Hess, qu'il rapproche de Szeliga. Mais que Hess soit insuffisant au regard de Marx ne le met pas, au regard de Stirner, au même niveau que Szeliga, et bien au contraire. Il faudrait encore étudier la critique de Kuno Fischer (1847) intitulée *Les sophistes modernes*. Une réponse à ces critiques parut dans la revue *Les Epigones* sous le titre « Les réactionnaires » et sous la signature « G. Edward ». Il s'agit peut-être d'une réponse de Stirner. (Voir STIRNER (M.), *De l'éducation*, dans la revue *Spartacus*, éd. Spartacus, 1974, et l'article de G. Freitag « La vie et l'œuvre de Max Stirner », p.62).

2 Rappelons que le titre complet est : « L'idéologie allemande, critique de la philosophie allemande la plus récente en la personne de ses représentants Feuerbach, B. Bauer et Stirner, et du socialisme allemand dans celle de ses différents prophètes », dépassant ainsi le projet de Hess. L'ouvrage fut commencé à l'automne 1845 (Voir Marx/Engels, *L'idéologie allemande*, Editions sociales, 1982, p.10.)

3¹ Henri Arvon accorde plus d'importance à Feuerbach qu'à Moses Hess, qu'il rapproche de Szeliga. Mais que Hess soit insuffisant au regard de Marx ne le met pas, au regard de Stirner, au même niveau que Szeliga, et bien au contraire.

4 La formule qui ouvre et ferme l'ouvrage est empruntée à un poème de Goethe, dans lequel elle est suivie de cette solide exclamation.

5 Cf la phrase de Lagneau sur Ravachol.

6 Ces textes, avec la critique de Stirner, et un texte plus ancien concernant la philosophie de Hegel, forment le volume publié par Louis Althusser en 1960 et réédité dans la collection Epiméthée (PUF) en 2001. *L'essence du christianisme* est traduite chez Gallimard (collection « TEL »)

7 Prostituée grecque. Il n'est pas certain que le statut particulier de l'*hétaïre* en Grèce (plus proche de la *concubine vénale*, d'ailleurs éventuellement partagée, que de la prostituée au sens le plus banal) soit pris en considération ici.

8 C'est-à-dire dans *Sur la question juive*.

9 Hess distinguait (MHPS 212) dans le communisme « qui se place sur le terrain de la politique » le communisme de l'égoïsme (intérêt personnel) et le communisme de l'humanisme (dévouement). Il revendiquerait une « anarchie » dont il emprunterait le concept à Proudhon.